

Les Toraja, le peuple qui fait vivre ses morts — Indonésie

Julien Ermine

Perdu dans les montagnes verdoyantes du centre de l'île indonésienne de Sulawesi vit un peuple aux coutumes funéraires très particulières.

Les croyances qui entourent la vision de la vie et de la mort de ce groupe ethnique diffèrent en bien des points de nos traditions occidentales. Pour les Toraja, la mort n'est pas la fin. La mort n'intervient que sur le corps physique, elle ne représente simplement qu'une étape où l'esprit perdure et continue ailleurs son chemin. Afin d'accompagner les défunts dont l'âme continue de les entourer, les rituels funéraires toraja possèdent nombre de particularités fascinantes et déconcertantes à la fois.

Les funérailles, appelées *tomaté*, ont lieu jusqu'à trois ans après le décès. Elles durent sept jours et revêtent le caractère le plus sacré. Pendant cet intervalle d'un à trois ans, la famille du défunt veille sur son corps ou sur son cercueil, entreposé le plus souvent dans une pièce de la maison familiale, attendant patiemment qu'arrive le premier jour d'une longue cérémonie.

Dans certains villages du nord Toraja, il existe un rituel, le *Ma'néné* ou deuxièmes funérailles. Selon la tradition locale, les corps, préalablement embaumés, sont ressortis de leur cercueil pour être entretenus par la famille. Ils sont nettoyés et changés. C'est un moment pour la famille de renouer le lien, de leur parler, éprouvant joie et tristesse dans un moment qui à certains égards peut déconter.

Contexte et Croyances

La nuit est étoilée un soir du mois d'août. La famille Tinnong se réunit dans les montagnes de Sa'dan Matallo, situées au nord de la ville de Rantepao sur l'île de Sulawesi, pour célébrer les funérailles de Marthen, le grand-père. Il est décédé à l'âge de 94 ans, il y a trois ans déjà.

Les huit enfants du défunt, une cinquantaine de petits enfants et le reste de la famille ont fait spécialement le déplacement, venus des quatre coins de l'Indonésie pour assister aux sept jours de funérailles. Andi Tinnong, un Toraja, me dit, on peut se permettre de manquer un mariage, une naissance, un événement familial, mais jamais des funérailles.

La majorité des Toraja ont pour religion un savant mélange d'animisme et de protestantisme chrétien. Selon les dires, leur coutume remonte à des millénaires, sans qu'on puisse en estimer précisément la date, les traditions se passant de génération en génération par voie orale.

Le fils aîné de Marthen, Musa Tinnong, dorénavant doyen de la famille, peaufine les derniers préparatifs, les différentes installations, ainsi que la mise en place des décorations. Le protocole funèbre selon les traditions toraja est long et méticuleux. Il convient que tout soit préalablement pensé et organisé afin que la longue semaine de cérémonie puisse se dérouler sans le moindre écueil. Cela fait cinq semaines qu'il travaille avec sa femme et plusieurs de ses frères à monter les différentes constructions temporaires. De bonnes funérailles sont celles où l'ensemble du protocole est respecté, il en va du respect de la tradition. Chaque

membre de la famille se voit octroyer un rôle et une tâche qu'il prend à cœur.

Les funérailles représentent bien souvent la seule occasion de pouvoir réunir tous les membres d'une famille. Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer en pareil instant, l'ambiance y est plutôt détendue et conviviale. Tout en terminant les préparatifs, on se donne des nouvelles et rigole autour d'un verre de balok, le vin de palme local.

Après un repas composé de riz et de gras de porc épicé sur un sol jonché de gobelets en plastique, Musa propose à certains d'aller voir le cercueil de Marten, qui depuis trois ans repose dans la pièce à l'étage du *tongkonan*, maison toraja, à l'architecture typique en forme de pirogue inversée. Certains s'exécutent, d'autres sortent une guitare ou un jeu de cartes. Les femmes restent entre elles pour discuter.

À l'étage, le cercueil est posé sur le sol au milieu de la pièce. Trois des petits-fils n'ont pas mangé, préférant s'occuper des décorations du sarcophage. Le climat est décontracté, alternant franche rigolade et des instants plus propices au recueillement. Celui qui s'active avec une agrafeuse sur les tissus enveloppant le cercueil parle à son grand-père au présent, lui disant qu'il doit être fier de tout ce qui a été préparé, du nombre d'animaux qui ont été apportés pour l'occasion.

Loin du côté feutré de nos traditions, l'atmosphère est ici très libre. Chacun ayant le droit de s'exprimer comme il l'entend et de ressentir le moment comme il le sent. Les Toraja ne font pas d'actes de remontrances envers les autres, ils n'en éprouvent pas le besoin, et cela leur convient. D'ailleurs, me dit Musa, il n'y a pas de raison, le corps de mon père est mort, mais son âme vit toujours. Son esprit est ici, autour de nous et en moi à présent, parce que je suis son fils, alors non je ne suis pas triste, je souhaite juste que tout se passe bien.

La mort chez les Toraja ne correspond pas à un moment brutal, comme c'est souvent le cas dans les cultures occidentales. Elle représente ici un lent processus où l'âme chemine l'au-delà en plusieurs étapes. Un mort n'est pas vraiment mort, un lien unit toujours les vivants et ceux qui sont partis. Le temps, lui aussi a fait son œuvre. Ce délai de plusieurs années entre le moment où survient la mort et l'organisation des funérailles est consacré au deuil, mais est également nécessaire pour réunir familles et finances afin d'organiser de grandes festivités. La coutume impose nombre de dépenses à prévoir pour qui souhaite organiser des funérailles dignes de ce nom.

La symbolique des rituels et la grandeur des festivités organisées pour l'occasion sont des marqueurs de différenciation sociale. Elles permettent d'exprimer la place de la famille dans la société. La philosophie est simple : si un jour tu donnes, à ta mort tu recevras en retour. C'est ainsi que chaque famille se doit d'apporter cochons et buffles achetés à prix d'or sur les marchés à bestiaux locaux pour être sacrifiés. Le prestige des familles se mesure donc à la qualité de l'animal, en passant par sa couleur et la taille de ses cornes. Un buffle noir (*tedong lotong*) se négocie aux alentours de 2 600€, un buffle blanc (*tedong bulan*) vaut lui plus ou moins 6 500€. Le buffle « première classe » (*tedong saleko*) est noir sur le dos et blanc sur le reste de sa peau. Le prix de ces derniers peut grimper jusqu'à 65 000€. Musa ne touche pas de pension de retraite. Il a travaillé toute sa vie dans des mines de nickel pour le compte d'une compagnie canadienne. Les *Tinnong* ne sont pas spécialement riches, mais chaque famille dépense une véritable fortune pour de belles funérailles, au prix parfois de nombreuses privations au quotidien.

Déroulement des funérailles

Le matin du premier jour, la brume est tombée sur le *Buntu Lobo*, la place centrale où ont lieu les funérailles. Les montagnes et les rizières se perdent dans le gris de l'horizon. L'un des fils du défunt s'empresse de me dire que c'est bien qu'il ne fasse pas très beau, c'est le signe qu'un lien avec l'esprit de Marthen est établi.

Malgré l'heure très matinale, tout le monde est joyeux, un esprit de fête règne, les funérailles commencent. Quelques invités arrivent, s'installent sous les toits de tôles prévues à cet effet. Certains ramènent un cochon, d'autres un buffle. Les animaux sont en quelque sorte une attraction, ils sont admirés, soignés, et comparés. Quelques adolescents de la famille s'activent avec un tesson de bouteille à tailler les cornes des buffles. Leur agressivité lors des combats organisés pendant la semaine en sera renforcée. Pour ces combats, deux animaux placés dans une rizière se font face. La foule rassemblée tout autour est impatiente. Les hostilités commencent dès les premiers chocs entre les cornes qui résonnent dans le vent sourd. Une certaine hystérie s'empare des spectateurs qui ne veulent pas en perdre une miette. Les combats de buffles font surtout recette auprès des plus jeunes même si les adultes ne sont pas en reste. Dans tous les cas, la recette ne sera pas financière, la famille n'ayant autorisé les paris que pour les jeux de cartes, au grand dam de certains.

En parallèle de ces moments forts, les animaux, gavés d'herbes fraîches pour les trois derniers jours de leur vie, n'ont plus le droit de s'abreuver. La qualité de la viande sera meilleure, dit-on.

Chaque jour ou presque, la famille tue plusieurs cochons, parfois un buffle. Les animaux sont élevés pour nourrir les hommes et l'âme du défunt, c'est pour ça que l'on mange sept fois par jour, même si c'est aussi parce que l'on a faim, me dit avec un sourire non dissimulé, Risto, l'un des petits-fils de Marthen.

Les exécutions d'animaux sont au cœur du rituel cérémonial, et servent là encore à déterminer le statut social et le prestige familial. Les plus jeunes de la famille, armés d'une longue lame s'occupent de la mise à mort des cochons. Une fois leur dernier souffle rendu, ils sont brûlés au chalumeau, vidés puis découpés. Une partie est offerte aux invités, le reste est placé à mijoter dans un four toraja, ou dans des *pa'piong*, préparation de viandes et de légumes placée à mariner dans un morceau de bambou et destinée à être servie lors des repas les plus importants.

Chaque jour de funérailles offre son moment sanglant. Les buffles jusqu'alors choyés sont réunis devant le *tongkonan*. Chacun fait une pause dans ses occupations respectives pour ne pas manquer ce moment. Une machette dans la main, l'autre qui maintient la tête de la bête en position haute. D'un coup sec, l'arme sectionne nettement la jugulaire de l'animal qui se vide alors de son sang dans un flot continu devant une foule ravie. Âmes sensibles, s'abstenir. Une fois l'animal mort, le même rituel pour les porcs s'amorce. Les personnes chargées de la découpe de l'animal, les *balulang*, s'activent. Une part du butin sera également offerte aux autorités gouvernementales en guise de taxe. La peau et une petite partie de la viande seront vendues respectivement à des tanneurs et à des restaurants disséminés dans tout le pays.

Au fil des jours, le lent protocole se poursuit, immuable, avec à chaque fois plus de familles, plus de voisins et d'invités venus assister aux divertissements que

représente cette grande réunion locale. Les anciens prennent le micro. Ils entonnent des chants funéraires au rythme d'un gong lancinant qui se perd dans l'ombre des montagnes. Ils accompagnent l'âme du défunt vers « Le Sud ».

Le cinquième jour, jour des processions les plus importantes, la famille se prépare plus qu'à l'accoutumée. Les vêtements traditionnels sont sortis pour l'occasion. Chacun soigne son allure. Pas moins de 800 personnes ont fait le déplacement. Chaque famille, chaque invité défile devant l'autel vêtu de noir. L'atmosphère est plus calme cette fois, plus solennelle. Les gens prennent place sous les tonnelles métalliques et dans les différents coins prévus à cet effet. Il faut nourrir cette foule venue saluer Marten. Les paroles du prêtre, le *To'mina* qui officie avec charisme ont fait taire ceux qui à présent écoutent avec sagesse. Il récite quelques textes sacrés, et pris dans l'élan de son verbe compare les buffles (et donc les familles) qui ont été apportés, induisant de fait une notion de hiérarchie.

Les *Unnosong*, chants de prières qui suivent, annoncent l'instant redoutable, le *Buffalo Killing*. Une douzaine de buffles et une vingtaine de cochons sont rassemblés et sacrifiés pour la cause. L'herbe du *Buntu Lobo* a changé de couleur, une odeur de sang se répand. Les gens sourient, se saluent, sont heureux d'arpenter ces lieux pendant que plusieurs petits groupes de *ballulang* s'activent autour des carcasses d'animaux.

Une tasse de thé ou de café toraja à la main, chacun passe un moment devant le cercueil du défunt qui a été descendu du Tongkonan par les proches. Rouge et décoré de vives couleurs, le cercueil est déplacé à plusieurs reprises pendant cette semaine de rites.

Lors de ces déplacements, la lourde boîte, portée à bout de bras brinquebale en tous sens, secouée dans une joie collective non dissimulée. Ce sont de grands moments pour la famille. Il règne une certaine improvisation quand le groupe de porteurs ne parvient pas à placer le cercueil sur l'office installé sur le balcon. Le groupe tout entier, redescend à l'unisson avec le précieux, pivote sur lui-même, certains trébuchant sur le cadavre d'un buffle sacrifié plus tôt avant de remonter l'échelle de bambou. Malgré ces quelques déboires, l'esprit de camaraderie domine dans ces instants funestes. Cela fera plutôt un sujet de moquerie à raconter. L'ambiance reste sérieuse et légère à la fois. Le cercueil sera déplacé à quatre reprises pendant sa semaine de cérémonie afin de respecter les coutumes toraja.

Le dernier jour est celui du grand départ. Marthen va rejoindre sa femme et quelques membres de sa famille disparus qui reposent dans le *patané*, caveau familial à quelques kilomètres de là. Les familles toraja plus aisées déposent leur mort dans un *mata*, un trou creusé dans la roche.

Après un temps de prière rituel, le cercueil, placé sur une construction en bois massif décoré, va quitter ses lieux. La tristesse et les pleurs font leur apparition sur le visage de certaines femmes de la famille, les enfants jouent à côté, un oncle fait un dernier *selfie*. Le moment offre une certaine étrangeté à la fois paisible et intense, toujours respectueuse.

L'ordre est donné, l'émotion devient plus forte. Cela se perçoit dans les regards, les comportements. Avec fierté, les petits enfants saisissent une nouvelle fois le lourd attelage dans lequel repose leur grand-père, effectuent un dernier tour de la place centrale avant de le charger sur une structure en bambou décoré de draperie. Il ne

faut pas moins d'une trentaine de personnes pour porter la structure impressionnante qui sera ensuite chargée dans la remorque d'un camion. Le cortège démarre toutes sirènes hurlantes. Quelques-uns des petits enfants du défunt sont montés dans le camion pour maintenir le cercueil en place durant le transport. Derrière, une file interminable et prioritaire de voitures et de scooters aux moteurs vrombissants s'emparent de la route.

Arrivés au *patané*, les hommes s'emparent une dernière fois du cercueil pour son dernier voyage physique. Le caveau est ouvert. La famille procède d'abord à une inspection des lieux. On nettoie les photos des défunts, on enlève la saleté qui s'est accumulée avec le temps. Dix personnes reposent ici. Le cercueil de Marthen passe difficilement par la petite porte du caveau. Il est délicatement empilé au-dessus d'un autre, là où il y a de la place. Musa remet en place les photos, les enfants déposent des bouteilles d'eau sur le sol pour que les défunts ne manquent de rien. C'est le moment d'un dernier salut, pas d'un adieu.

Le Ma'néné

Dans certaines parties du tana toraja, en particulier dans les localités de Lalikan et de Pangala, une autre tradition perdure, celle du *ma'néné*, ou deuxièmes funérailles, bien que tous les Toraja ne la pratiquent pas. Ceux qui là perpétuent embaument les corps une fois la mort survenue, utilisant des produits au formaldéhyde. Les corps ne se décomposent pas, ils sont momifiés et ainsi conservés. L'état du cadavre indique d'ailleurs une partie de son niveau de prospérité dans l'au-delà, et de celui des vivants qui lui sont rattachés.

Pendant les mois de juillet et d'août uniquement, les familles qui pratiquent cette ancienne coutume effectuent un étrange rituel. Ils ressortent les corps des cercueils de leurs chers disparus des *patané* pour les entretenir à intervalle régulier ; tous les un à trois ans suivant les coutumes locales. Pour les Toraja, c'est le moment de renouer le lien fondamental qui unit chaque membre d'une famille, qu'il soit mort ou vivant.

Une fois ouverte, la crypte est d'abord entretenue, les femmes passent le balai, les hommes enlèvent les toiles d'araignées qui tapissent les murs et les recoins. À l'extérieur, quelques voisins curieux se pressent devant l'entrée, smartphone à la main pour ne rien rater de la scène.

Deux cercueils sur les neuf qui reposent dans le *patané* sont ressortis ce jour-là. C'est un moment rare, l'émotion est forte et différée là encore entre les membres de la famille. À l'ouverture des couvercles, certains ressentent une excitation, une forme de joie à l'idée de revoir un frère ou un fils, quand d'autres, en larmes, ressentent encore le poids de la tristesse et de la disparition d'un être aimé.

Plusieurs hommes prennent soin de retirer avec délicatesse les corps de leur lit éternel avant de les poser allongés sur le sol. Gant de protection à la main, un homme retire le linceul qui enveloppe le corps sans vie. Un visage apparaît. C'est celui d'un enfant de 6 ans, décédé d'une maladie qui l'a emporté deux ans auparavant. C'est la première fois que la famille le revoit depuis ses funérailles.

Ses jeunes frères et sœurs semblent impassibles et plutôt curieux face à une mère émue et un père heureux de revoir son fils. Une fois les premières minutes passées à observer et à nettoyer le visage des altérités que font subir les épreuves du temps,

l'atmosphère devient plus familière, les voix se font plus fortes, une espèce de normalité face à cet événement singulier s'instaure.

Le corps raide du petit Luther est mis debout pour prendre l'air. La famille organise une séance photo pour garder un souvenir qui trônera ensuite sur un meuble du salon.

Le père retire les vêtements sales de son enfant et lui parle, normalement. « Tiens mon enfant, je t'ai apporté ta casquette préférée, celle de Batman. Tu te rappelles de ton vélo, il est toujours là, tu vois ? Attends, ne bouge pas, je vais te mettre ta chemise jaune. » L'image est touchante et troublante. La scène a de quoi déranger, mais la noblesse et la simplicité des comportements invitent à la compréhension.

La famille place Luther devant le paysage splendide dominé par les rizières, qu'il fréquentait petit. L'heure est à la contemplation. Le rituel dure comme cela une petite heure avant qu'il ne soit ré-enveloppé dans son linceul. Sa casquette toujours vissée sur sa tête, le corps de l'enfant est replacé dans le caveau familial.

Un autre cercueil est ouvert, cependant le corps de l'homme décédé à l'âge de 36 ans est dans un état de décomposition trop avancé pour être soulevé. « C'est dommage, dit l'un de ses frères, il aimait se promener, ça lui aurait fait plaisir. Je lui aurais bien donné des cigarettes, mais on ne fume pas allongé. Tant pis, peut-être la prochaine fois. » L'homme pense sincèrement que son corps se régénérera peut-être suffisamment avant le prochain *ma'néné*.

Les Toraja espèrent que ces croyances millénaires perdureront encore à l'avenir. Les jeunes générations ne semblent pas vouloir abandonner des rituels qui font déjà faire partie d'eux-mêmes. Ils sont même réticents à accepter le concept d'une mise en terre rapide, d'un deuil brutal et pénible. L'idée de donner du temps au temps et de rendre progressif le processus d'acceptation n'est pas dénuée de sens.

Il leur permet d'une part de souscrire et d'adhérer doucement à l'idée du départ d'un proche, de rendre intelligible, ou tout du moins plus acceptable cette phase que représente « la mort ». Il fait perdurer le lien qui unit toujours les esprits entre eux. Il rend progressive la notion de l'éloignement, et permet aux âmes de cheminer dans, et au-delà de l'univers physique, en accord avec les croyances toraja.